

S'organiser dans la rue : une étude des récupérateurs de rue à Cape Town

Un sommaire tiré du rapport de Koni Benson et de Nandi Vanqa-Mgijima, International Labour Research and Information Group (ILRIG)

Vers la fin de 2009, un groupe de chercheurs travaillant pour WIEGO ont mené une étude sur les récupérateurs à Cape Town afin d'apporter des réponses précises aux questions suivantes :

- Où travaillent les récupérateurs ?
- Qui travaille comme récupérateur ?
- Comment travaillent-ils et pourquoi ?
- Comment se perçoivent-ils ?
- À quels défis sont-ils confrontés ?
- Comment l'industrie du recyclage traité-t-elle les récupérateurs ?

De même, les chercheurs voulaient connaître les organisations qui aidaient les récupérateurs et savoir si ces derniers voudraient ou non en savoir plus sur les avantages du travail collectif. Ce feuillet d'information présente ce que les chercheurs ont trouvé dans le but d'aider les récupérateurs et les organisations qui les soutiennent à mieux comprendre les récupérateurs, les défis auxquels ils sont confrontés et les possibilités de changement.



Introduction

Les récupérateurs constituent depuis longtemps une partie importante mais non reconnue des secteurs du recyclage et de la gestion des déchets en Afrique du Sud. Beaucoup de gens, des aînés qui essaient de gagner plus que la sécurité sociale aux mères tentent de nourrir leur famille, en passant par les travailleurs à temps partiel qui se débrouillent pour payer le loyer, et même des enfants, se mettent à récupérer des déchets pour gagner de quoi vivre. Étant donné la crise économique mondiale qui incite les grandes entreprises à réduire leurs coûts, beaucoup plus de travailleurs pauvres ont perdu leur emploi en Afrique du Sud et se joignent à la main-d'œuvre urbaine informelle en devenant des récupérateurs.

La récupération veut dire la collecte des matériaux recyclables ou réutilisables des déchets d'autrui. Les matériaux réutilisables, tels que des vêtements, des articles ménagers ou des chiffons, peuvent être utilisés par le récupérateur, vendus à d'autres de manière informelle ou servir à la fabrication de nouveaux articles à vendre. Les matières recyclables comme le fer, le cuivre, l'aluminium, la tôle, le plastique, le verre, les appareils, le carton et le papier sont vendus à des centres de rachat qui, à leur tour, les vendent aux grandes entreprises de recyclage qui s'en servent pour fabriquer de nouveaux produits.

Il y a, à Cape Town, beaucoup de mots pour désigner cette activité qu'est la récupération : recyclage, exploration minière, *minza* (qui tente de survivre), *ukuzizamela* (la débrouille), bon-à-prendre, travail,

cueillette des déchets, se promener ou *skarrelling* (toujours à l'affût de quelque chose).

Bien que les gens l'aient toujours exercée et que plus de gens commencent à en faire une activité quotidienne, les récupérateurs ne touchent pas un salaire décent, travaillent souvent dans des endroits dangereux et insalubres, mais restent, aux yeux des municipalités et des grandes entreprises, un maillon indispensable dans le traitement des déchets et la fourniture de produits recyclés qui font réduire les coûts de production. En d'autres termes, alors que les entreprises de recyclage se font beaucoup d'argent et que les municipalités en économisent autant du fait qu'elles n'ont pas à éliminer les déchets qui sont recyclés, cet argent n'est pas partagé avec les récupérateurs.

Où travaillent les récupérateurs?

Les chercheurs se sont penchés sur trois secteurs où les récupérateurs travaillent à Cape Town : Salt River-Woodstock, Khayelitsha et Philippi-Gugulethu.

Salt River-Woodstock est une zone industrielle formant une boucle autour du centre-ville et qui, étant un embranchement ferroviaire, attire dans la ville des gens venus de partout pour vendre à ses centres de rachat des matériaux récupérés. Longtemps marquée par la pauvreté et la surpopulation, cette zone a été récemment requalifiée "district d'amélioration" et attire donc des particuliers et des entreprises aisés. Résultat : les loyers y sont plus élevés; les logements abordables se raréfient et les démunis qui vivent dans des cabanes ou des bâtiments devenus inabornables se voient rejetés hors

de la zone. Beaucoup vivent dans la rue. "Je travaillais dans la construction, disait un homme, et nous avons construit la plupart de ces logements... mais maintenant je n'ai pas un endroit où vivre."

Khayelitsha, le plus grand township de Cap Town, se situe à environ 35 kilomètres du quartier central des affaires. La majorité des habitants vivent en dessous du seuil de pauvreté et, côté abri, vivent dans des maisons boîte d'allumettes, des logements à faibles coûts issus du PRD et des cabanes faites de matériaux recyclés. Devant la pénurie d'emplois, beaucoup ont, pour survivre, commencé à faire autre chose comme la récupération et le jardinage.

Philippi-Gugulethu est l'un des plus anciens townships d'Afrique du Sud. Il est très proche de l'aéroport de Cape Town, surpeuplé, et les conditions de vie y sont très médiocres. Pour aider les gens, nombre de groupes informels, ainsi que des organisations communautaires, ecclésiales et non gouvernementales, y ont été formés.

Bien que les chercheurs aient mené des enquêtes et des interviews dans chacun des trois secteurs, ils ont choisi d'entreprendre une étude approfondie de Phillipi-Gugulethu. Dans l'ensemble, ils ont mené 75 entrevues avec les propriétaires de centres de rachat, ainsi que des travailleurs, des récupérateurs individuels et des couples-récupérateurs. Les chercheurs y ont également interrogé des groupements de récupératrices et des associations dûment constituées.

Comment travaillent les récupérateurs?

Les hommes et les femmes, deux approches différentes

Les hommes et les femmes ne récupèrent pas les mêmes choses. La plupart des récupérateurs à Cape Town sont des hommes qui, tout comme les garçons, tendent à privilégier des matières lourdes, à vocation industrielle (métal, pneus, cuivre, acier), qu'ils transportent aux centres de rachats dans des paniers de supermarché, des chariots artisanaux, des charrettes, des poubelles ou des camionnettes appelées "Bakkies", autant de matériaux de grande valeur qui permettent aux hommes de gagner plus que les femmes, soit 100 rands par jour en moyenne.

En revanche, les femmes récupèrent des choses comme le papier, le plastique, les vêtements et le verre cassé. Certaines, notamment à Khayelitsha, ramassent du tissu utile à d'autres projets comme la couture. La plupart des femmes, à moins qu'elles ne travaillent avec des hommes, transportent leurs articles à la main, bébé au dos parfois, une charge généralement plus lourde, travaillant aussi moins d'heures que les hommes parce qu'elles sont censées s'occuper de la famille et faire le ménage. Et parce qu'elles passent moins de temps à la collecte, collectent moins de choses de moindre valeur, les femmes font beaucoup moins d'argent que les hommes, soit aussi peu que 10 rands par jour et 50 rands en moyenne. De

Pourquoi devient-on récupérateurs?

Les gens deviennent récupérateurs pour de nombreuses raisons:

- Ils ont perdu leur emploi.
- Ils ne peuvent pas trouver un autre emploi.
- Ils travaillent à temps partiel et veulent arrondir la fin de mois.
- Ils cherchent de quoi nourrir leur famille.
- Ils cherchent à compléter leurs prestations de sécurité sociale.
- Ils n'y sont pas admissibles.
- Ils n'ont jamais travaillé dans le secteur formel.
- Ils cherchent des matériaux pour leur propre maison.

Qui travaille comme récupérateurs?

Bien que très pauvres en général, les récupérateurs sont issus d'horizons des plus divers:

- Africains et Sud-africains de couleur, Sud-africains blancs en nombre restreint et immigrants africains du reste du continent
- Enfants aussi jeunes que neuf ans
- Jeunes et hommes d'âge moyen
- Femmes, notamment, des femmes monoparentales
- Femmes venues des zones rurales avec leur famille dans l'espoir de meilleures conditions de vie y compris l'éducation
- Aînés, hommes et femmes, aussi âgés que 80 ans

plus, certains centres de rachat leur sont interdits et elles doivent donc compter sur les hommes qui voudraient leur servir d'intermédiaires. Personne ne pouvait expliquer pourquoi il en était ainsi. En règle générale, les récupérateurs semblent croire que les femmes sont le sexe faible et ne devraient accomplir que certaines tâches.

Comment s'organisent leurs journées de travail?

La majorité des récupérateurs organisent leurs journées de travail autour des collectes municipales, des mariages et des imigidis (cérémonies d'initiation). Certains fréquentent tous les jours certaines rues, zones et routes tandis que d'autres n'aiment pas l'idée de se limiter à un seul territoire. Certains récupérateurs vivent dans les régions où ils travaillent, souvent dans la rue, alors que d'autres viennent d'ailleurs, à Salt River-Woodstock, du fait les prix y sont plus élevés.

Les récupérateurs font souvent plus d'heures par jour qu'un travailleur du secteur formel. Si certains travaillent sans relâche toute la journée, d'autres travaillent tôt le matin, puis de nouveau le soir, à l'heure où leurs homologues du secteur formel rentrent chez eux. Certaines femmes et des aînés ramasseront pendant deux mois ou plus des bouteilles pour lesquelles ils pourraient

Les défis que connaissent les récupérateurs

Les récupérateurs font face à des conditions de travail très dangereuses :

- Dangers pour la santé
 - déchets toxiques et humains
 - animaux morts
 - aliments avariés
 - verres cassés
 - maladies, comme la pneumonie, dues aux conditions insalubres
- Conditions météorologiques
 - chaleur intense
 - saison des pluies
- Violence
 - coups et blessures (coups de couteau) dus au vol et aux disputes territoriales
 - viol
 - vol

Pour la majorité des récupérateurs, les conditions de vie ne sont pas beaucoup mieux que les conditions de travail:

- Beaucoup de récupérateurs dorment dans la rue.
- Ceux qui ont un toit n'ont ni d'eau courante ni toilettes convenables.
- La plupart s'exposent à l'entassement et aux maladies qui en résultent.
- Ils connaissent la faim.

Certains récupérateurs sont toxicomanes et alcooliques:

- Selon un récupérateur à Salt River-Woodstock, certains projets communautaires ont dû être arrêtés parce qu'il "y a beaucoup des problèmes maintenant... des récupérateurs sont des drogués et parfois très grossiers".

Les récupérateurs font l'objet parfois de harcèlement de toutes sortes:

- Police et sociétés de sécurité privées
 - Les récupérateurs sont questionnés et harcelés presque tous les jours sans raison évidente.
 - Ils sont accusés de voler des autres communautés.
 - La police répond aux appels des centres de rachat pour empêcher que les récupérateurs ne traînent à l'entrée.
- Propriétaires
 - Les récupérateurs se font insultés ou traités parfois de "bergies" (mendiants pour ainsi dire) ou "mabuyaze" (revenez les mains vides).
- Autorités municipales
 - Un groupe de récupérateurs s'est vu refoulé dehors par un conseiller municipal.
- Autres récupérateurs
 - Il y a entre les récupérateurs beaucoup de suspicion, de concurrence et même de violence.
- Propriétaires et responsables des centres de rachat
 - Comme le dit un propriétaire de centre de rachat, "Je le connais tous très bien, ils dorment près d'ici et boivent. Je les traite de tous les noms. Vous les appelleriez "bergies" ou "vagabonds", mais, pour ne pas offenser vos jolies petites oreilles, je ne vous dirais de quel nom je les traite lorsque je suis contrarié."
 - Les propriétaires feront venir la police pour empêcher les récupérateurs de traîner autour des centres de rachat.

recevoir jusqu'à 1 000 rands lorsque des organisations communautaires viennent les récupérer chez eux.

La moitié des récupérateurs travaillent seul, tandis que l'autre moitié préfère travailler deux à deux, parfois des petit(e)s ami(e)s, ou en groupes de 4 à 10 personnes, souvent informels, ce qui signifie qu'ils n'ont pas de règles établies. Ces récupérateurs travaillent ensemble, mettent en commun leurs collectes pour optimiser les gains et partagent généralement ces derniers à part égales afin d'éviter des conflits. À Khayelitsha, les femmes âgées vont même jusqu'à partager leurs revenus avec les membres du groupe qui s'occupent des autres ou qui sont trop malades pour travailler certains jours. Comme l'indique une femme : "Nous faisons la collecte individuellement pour nos propres besoins, mais nous la partageons également si l'un d'entre nous n'en a pas assez ou a été malade.»

Comment les récupérateurs se perçoivent-ils?

Un nombre très restreint de récupérateurs ne se voient pas comme des "travailleurs" ou estiment que la récupération est une façon de "perdre du temps" en

attendant un trouver un vrai travail. Certains y voient un travail qui leur permet de compléter leurs gains en travaillant à temps partiel. Cependant, la majorité des récupérateurs se considèrent comme des travailleurs. Comme le dit Marcus, "Je suis un travailleur parce que je sors tous les matins comme tout travailleur ordinaire. Je ne dis pas je vais skarreler mais que je vais au travail. Je gagne honnêtement ma vie, c'est donc un travail." Beaucoup d'autres soutiennent qu'ils travaillent dur, sont entreprenants et font un travail honnête.

Comment l'industrie du recyclage traite-t-elle les récupérateurs?

Il y a entre les centres de rachat quelques différences quant à la quantité de matériaux qu'ils achètent des récupérateurs. Certains centres de Salt River-Woodstock disent qu'ils n'achètent que très peu chez les récupérateurs et se fournissent largement auprès des grandes entreprises d'acier et de papier. D'autres centres déclarent que les affaires avec des grandes entreprises ont diminué depuis 2008, l'année où la crise économique mondiale, que l'industrie du recyclage a, dans son

ensemble, perdu de nombreux emplois formels et que beaucoup plus de gens sont devenus récupérateurs. De plus, les grandes entreprises, disent-ils, fixent les prix et qu'il y a peu à négocier avec les récupérateurs. Mais, à ce qu'il paraît, les centres de rachat négocient bien leur prix avec les grandes entreprises, ce qui fait croire à la majorité des récupérateurs, et à juste titre, que les centres de rachat s'enrichissent à leur dépens.

Par ailleurs, les récupérateurs ne sont pas perçus comme une partie réelle de la "chaîne de valeur" du recyclage. Comme le dit un propriétaire de centre de rachat, il achète des matériaux de "tout le monde — plombiers, gens d'entreprises", et sa liste ne comprend pas les récupérateurs. En d'autres termes, les récupérateurs, tout comme les employés, font un travail très difficile et dangereux au début de la chaîne de valeur et fournissent les produits qui permettent aux grandes entreprises de réduire les coûts et de gagner de l'argent. Pourtant, les récupérateurs ne sont pas considérés comme des travailleurs ou même des parties prenantes de l'industrie. Ils ne sont ni bien payés ni bien traités et en plus ne peuvent se prévaloir des prestations de santé ou de sécurité sociale.

À vouloir agir seul, les récupérateurs n'ont d'autre choix que d'être traités de cette manière. Pour vendre leur collecte aux centres de rachat, ils doivent avoir des pièces d'identité quoique, sans pièce d'identité, mais pour autant qu'ils aient de bonnes relations avec les centres de rachat, ils puissent se voir permettre de vendre tout de même. S'ils se trouvent du mauvais côté des propriétaires, ils ne pourront pas vendre leurs matériaux et gagner l'argent dont ils ont besoin pour survivre.

Possibilités de s'organiser

Bien qu'il existe à l'intention des récupérateurs des projets de soutien du revenu comme la couture, la santé et la nutrition, peu de projets sont axés sur la récupération, c'est-à-dire que la récupération fait partie d'un autre projet, le cas à Philippi, par exemple, où un groupe de couture récupère des textiles pour les projets de couture. Bien qu'il se forme nombre de petits groupes informels pour travailler en commun et partager les gains, il y a peu d'organisations formelles qui s'emploient à changer les conditions de travail des récupérateurs. Car, même si ces petits groupes sont déjà "autonomes", ils n'ont pas le temps de travailler à l'amélioration des conditions de travail et des prix aux centres de rachat. Leur souci principal est de collecter assez de matériaux pour obtenir des gains décents.

Reste que les récupérateurs constituent une partie importante d'au moins deux organisations communautaires. Tsoga, par exemple, a été formée pour permettre aux récupérateurs de travailler ensemble à divers projets (verdissement des parcs, jardins potagers, soins infirmiers, couture, recyclage du verre) mais voit

aujourd'hui les récupérateurs et les autorités s'opposer quant à son fonctionnement. À Philippi, les récupératrices se réunissent régulièrement pour aider la SPCA à gérer la Cart Horse Association qui s'attache à protéger de l'abus les chevaux de trait souvent utilisés dans le recyclage.

Bien qu'il existe peu de projets destinés à les aider directement, les récupérateurs s'intéressent non moins à l'idée des coopératives et croient qu'elles se traduiraient par la fermeture des centres de rachat et de "meilleures possibilités si les récupérateurs pourraient s'organiser". Beaucoup de gens s'intéressent autant à la manière dont ce travail a été organisé dans d'autres parties du monde qu'à celle dont on pourrait le modifier pour les aider.

Comme le dit Marcus, un récupérateur, "Je souhaite que tous les récupérateurs se regroupent, montent une co-opérative et apprennent des uns des autres les compétences leur permettant d'avoir un avenir meilleur. Je ne veux pas mourir collecteur de déchets."

Conclusion

Peut-être la question la plus importante à poser est-elle celle-ci : veulent-ils s'organiser autour de la récupération ? Les récupérateurs veulent certes la sécurité d'emploi et une vie meilleure et, comme Marcus, ne veulent pas mourir comme récupérateurs. S'ils ont le choix, la plupart des récupérateurs interrogés à Cap Town voudraient faire autre chose. Tout effort d'organisation devrait alors viser à changer la corvée quotidienne et à les aider à trouver un emploi stable et un abri. Les femmes peuvent vouloir aussi s'organiser autour des problèmes d'injustice entre les sexes auxquelles elles sont confrontées dans l'industrie. De même, il peut être utile de s'organiser autour de la protection des récupérateurs contre la violence corporelle et policière comme l'ont fait les prostituées et les vendeurs de rue. Une autre façon de commencer à organiser consisterait à réunir les récupérateurs, les travailleurs des centres de rachat et les conducteurs de "bakkies". Autrement dit, les premiers efforts pourraient viser à rassembler ceux et celles dont l'emploi et les intérêts se chevauchent et qui aiment savoir comment changer la façon dont le travail et l'argent se partagent dans l'industrie du recyclage. De là, il leur serait peut-être plus facile de travailler collectivement

À mesure qu'augmente le nombre de licenciés du secteur formel, les notions de "travail" et de "lieu de travail" vont changer encore plus. D'autres personnes encore plus nombreuses pourraient devoir faire face à une plus grande insécurité en matière d'emploi, à la faim et à de mauvaises conditions de vie. Les travailleurs du secteur informel, tels que les récupérateurs, pourraient ouvrir la voie et aider les autres à apprendre à s'organiser pour améliorer leurs conditions de travail et de vie.

Pour accéder à la version PDF et d'origine de cet article, rendez-vous sur www.wiego.org ou www.inclusivocities.org/toolbox.html.